



**HAL**  
open science

# Mobilités de travail et reconstruction des rapports de genre. Un exemple dans une vallée industrialisée du Sud de l'Inde

Kamala Marius-Gnanou, Céline Brangenberg

## ► To cite this version:

Kamala Marius-Gnanou, Céline Brangenberg. Mobilités de travail et reconstruction des rapports de genre. Un exemple dans une vallée industrialisée du Sud de l'Inde. Capron, Guénola; Cortès, Geneviève; Guétat-Bernard, Hélène. Liens et lieux de la mobilité. Ces autres territoires, Belin, pp.45-62, 2005, Mappemonde. halshs-00477174

**HAL Id: halshs-00477174**

**<https://shs.hal.science/halshs-00477174>**

Submitted on 28 Apr 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Mobilités de travail  
et reconstruction des rapports de genre.  
Un exemple dans une vallée industrialisée du Sud de l'Inde.<sup>1</sup>**

**Kamala Marius-Gnanou<sup>2</sup> et Céline Brangenberg<sup>3</sup>**

Cette étude a été réalisée dans le cadre d'un programme collectif<sup>4</sup>, à partir d'un exemple d'industrialisation décentralisée située dans la moyenne vallée de la Palar (district de Vellore dans le Tamil Nadu) et sur un axe routier reliant deux grandes métropoles économiques, Chennai (Madras) et Bangalore. Cette vallée reste l'un de plus importants centres indiens de production de cuir fini et de chaussures destinées aux marchés européen, australien et nord-américain. À partir des années 1980, l'industrie locale franchit la dernière étape d'une intégration verticale avec l'ouverture des premières usines manufacturières. Dans cette vallée de la Palar, environ 800 tanneries et plusieurs usines de chaussures sont situées dans et autour de cinq petites villes dont les populations avoisinent les 100 000 habitants<sup>5</sup>, cette spécialisation et cette concentration d'entreprises liées au cuir créent un véritable district industriel.

L'essor de ces usines de a facilité l'émergence du salariat industriel féminin non seulement dans ces petites villes, mais aussi dans les villages environnants traditionnellement cantonnés à des activités agricoles et artisanales. Dans le contexte de mondialisation et de compétitivité internationale, les employeurs préfèrent installer leurs usines en zone rurale ou semi-urbaine afin d'optimiser les coûts de production et de bénéficier des économies d'échelle. A l'heure du capital mondialisé, il est impératif pour tout employeur de disposer, à qualité comparable, d'une main d'œuvre bon marché et flexible, pour préserver voire accroître la compétitivité à l'échelle du globe. Mais comme le note bien L.Cheng (2000), « si le travail féminin ne vaut pas cher, ce n'est pas uniquement du fait des écarts de salaires entre hommes et femmes, c'est aussi à cause de la précarité et de l'absence de protection qui le caractérisent et qui sont toutes deux liées à la flexibilité ». Aujourd'hui, les femmes représentent la grande majorité des ouvrières du cuir, tandis que les hommes occupent plutôt les postes d'encadrement de la production. On estime que les usines de chaussures de la vallée de la Palar emploient près de 15 000 femmes.

**Contexte analytique : Circulation pendulaire et rôle du genre**

Quel que soit leur type, spatial ou social, les mobilités féminines restent encore trop peu questionnées. Jusqu'à présent, les catégories d'analyse dont nous avons hérité en sciences sociales ont été forgées pour appréhender la mobilité à partir d'une population masculine et de son statut professionnel. Placées dans un hors champ professionnel, et assignées à des fonctions spécifiques, maternelles et domestiques, les femmes qui circulent échappent en grande partie aux catégories et aux analyses. Elles occultent ainsi la contradiction entre la réalité concrète de l'idée de mobilité et les valeurs traditionnellement associées aux rôles des femmes<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Ce chapitre procède d'un séminaire donné au Centre d'Etudes Indiennes et d'une discussion animée par V.Dupont dans le cadre de l'équipe *circulation et territoire* en janvier 2003

<sup>2</sup> Enseignante-chercheure à l'Université de Bordeaux 3 et à l'UMR ADES-Tempos.

<sup>3</sup> Etudiante de maîtrise de géographie en 2001-2002.

<sup>4</sup> Ce programme pluridisciplinaire réunissant trois chercheurs (L.Kennedy, X.Amelot et K.Marius-Gnanou) et plusieurs étudiants (de Montpellier 3 et Bordeaux 3), a bénéficié d'une APN du CNRS (aide à projets nouveaux) depuis juillet 2000, et d'un soutien technique et financier de l'Institut Français de Pondichéry. Il s'agit pour l'heure d'un travail en cours dont les données ne sont pas encore toutes rassemblées.

<sup>5</sup> Dans ces usines, sont fabriquées les chaussures des marques *Salamander*, *Gabor*.

<sup>6</sup> Rares sont les chercheurs en France à travailler sur ces questions à l'exception du groupe de recherche CNRS Marché du Travail et Genre (composé pour l'essentiel de sociologues, d'historiens et d'économistes) qui a consacré une journée d'études en juin 2000 aux mobilités des femmes dans les pays du Nord (Document de travail MAGE n°3). Certains éléments concernant la mobilité sont tirés de ce document.

Alors que la mobilité spatiale masculine est un phénomène largement étudié, celle des femmes, à l'exception notoire des migrations de mariage, a rarement fait l'objet d'études. Les déplacements circulaires, temporaires voire définitifs des hommes et des femmes s'inscrivent souvent dans des stratégies de survie de la famille élargie. En envoyant les hommes célibataires ou sans leur épouse travailler hors du village ou de la circonscription, la famille élargie n'est pas trop affectée, dès lors que l'épouse assure une cohésion familiale. Dans le contexte d'une société indienne marquée par la prédominance de ses origines rurales, la force des structures familiales élargies et de ses réseaux de castes, le village natal reste le centre de gravité de l'espace de vie des migrants, notamment des femmes. Dans notre région d'étude, durant les périodes sèches de l'année, beaucoup d'hommes partent vers Chennai ou Bangalore pour travailler dans le secteur du bâtiment, puis reviennent éventuellement au village pour les périodes de pointe agricole. Pour les hommes comme pour les femmes, les raisons invoquées pour justifier leur attachement à la résidence villageoise tiennent au coût de la vie, jugé trop élevé en ville, et à la volonté de maintenir des solidarités familiales qui ne peuvent s'exprimer pleinement loin du village. Ce système de mobilités explique un système résidentiel familial fondé sur la plurilocalisation.

Les femmes travaillant dans ces usines sont plus susceptibles de pratiquer des navettes quotidiennes vers les petites villes industrielles de la vallée de la Palar, grâce à des réseaux de communication relativement bien développés et à des moyens de transport qui leur sont, dans certains cas, réservés. Cependant, les navettes ne représentent pas seulement des mobilités de travail (domicile-travail), elles peuvent aussi définir des déplacements vers des lieux d'achat, en vue de cérémonies religieuses, de rassemblements politiques ou associatifs, de visites familiales ou amicales..., qui se répètent souvent et dont l'aller-retour se fait généralement sur 24 heures. En nous penchant sur la question de la circulation pendulaire féminine, nous ouvrons ainsi la réflexion sur un champ peu étudié, du moins dans le contexte indien.

Travailler sur les mobilités féminines de travail en Inde nous incite d'une certaine manière à ne pas faire l'impasse d'une discussion concernant la validité du concept de genre. Réfléchir aux rapports entre mobilités pendulaires d'une part, et négociation du pouvoir au sein de la famille d'autre part, peut être une approche intéressante pour approfondir la question de la construction socio-spatiale du genre. Le genre est un facteur de division du travail et d'allocation des ressources, et donc de structuration de l'espace et du temps social. L'asymétrie caractéristique des rôles féminins et masculins est un obstacle majeur au changement. Dans cette approche, toute analyse doit donc être considérée dans le réseau complexe des relations sociales de genre. Cet accent très marqué sur le relationnel ouvre des perspectives pour comprendre la nature complexe de la problématique hommes-femmes, que les approches traditionnelles centrées sur les femmes ont ignoré ou n'ont pu appréhender<sup>7</sup>. Une question intéressante est de savoir si le revenu régulier généré par leur emploi a permis ou non aux femmes de négocier un partage de l'autorité entre les sexes au sein de la famille et de reconstruire, d'une certaine manière, de nouveaux rapports de genre<sup>8</sup>.

Il faut préciser cependant que dans la société indienne traditionnelle, exercer une activité professionnelle à part entière pour une femme est souvent un déshonneur. Nombre de femmes interrogées lors de nos enquêtes pensent que travailler à l'extérieur de chez soi n'est pas respectable du fait qu'elles n'assument plus leurs rôles traditionnels de mère, d'épouse et de belle-fille. Pourtant, la limite entre travail domestique et travail rémunéré est parfois difficile à définir surtout en milieu rural : les femmes n'arrivent pas vraiment à faire la différence entre les deux. Si le travail est effectué dans la sphère domestique (travaux agricoles sur les terres de la

---

<sup>7</sup> Voir à ce propos l'article de M.Lansky « du genre, des femmes et de tout le reste », Revue internationale du travail, vol.139, 2000, n° 4 et vol.140, n° 1, 2001, qui fait bien le point sur les questions de genre.

<sup>8</sup> Pour des raisons de clarté, nous préférons le terme anglais "*empowerment*" à ses traductions françaises "attribution de pouvoir" (voir BISSILIAT, J., "Introduction", dans BISSILIAT J., (1992), "Relations de genre et développement, Femmes et société", ORSTOM, Paris, pp. 11-23 ) ou "obtention de pouvoir" (JACQUET I. (1995), "Développement au masculin, féminin - le genre, outils d'un nouveau concept", L'Harmattan, Paris), ou "renforcer le pouvoir" ou "renforcement du pouvoir d'action" dans certaines versions françaises de la Banque Mondiale et de l'UNIFEM.

famille, travaux à domicile ou *household industry*), elles le différencient rarement de leurs travaux domestiques quotidiens qui s'effectuent en continu. Pourtant, il s'agit bel et bien d'une activité à part entière.

Cependant, ce n'est pas parce que le travail extra-domestique est mal considéré, notamment dans la société rurale, qu'aucune femme ne travaille en dehors de son foyer. En effet, parmi les castes les plus basses, beaucoup de femmes, en raison de leurs situations précaires, sont obligées de travailler à l'extérieur pour pouvoir subvenir aux besoins de leurs familles. Certes, les basses castes ne sont pas les seules à être touchées par ce phénomène (on peut très bien rencontrer des femmes brahmanes exerçant une activité professionnelle, mais à des postes plus prestigieux, enseignement, professions médicales...), mais elles constituent l'essentiel de la main d'œuvre féminine. Si ces femmes brisent le caractère sédentaire traditionnel de leur quotidien, c'est par obligation, pour pouvoir nourrir leurs familles quand le salaire du mari ne suffit plus ou quand celui-ci est inexistant (maladie, handicap physique ou mental de l'époux, veuvage très important lié à l'alcoolisme des époux, mais aussi chômage).

L'accès à un travail dans les usines de chaussures repose avant tout sur différents réseaux de relations de parenté, de voisinage, de communautés, et dans une moindre mesure de castes. De plus, ces usines n'emploient le plus souvent que sur recommandation, et, aujourd'hui, seules les femmes possédant un brevet peuvent y prétendre à condition souvent de payer une « avance de 10 000 Rs » afin d'effectuer un stage de formation.

Ces différents réseaux de relations permettent d'expliquer que certaines communautés (musulmanes notamment) et certains villages ou quartiers sont privilégiés alors que d'autres situés plus près des usines ne semblent pas concernés par cette industrialisation : les usines de la région recrutent des femmes jusqu'à 25-30 kms à la ronde mais de manière cloisonnée. Pour exemple, à Udayendram, il est fréquent de trouver des familles dont tous les membres féminins vont travailler dans les usines de la région, alors que le village situé à 5 kms de là, ne semble pas du tout être concerné par ce phénomène. Une personne d'un quartier ou d'un village dans un rayon de 20 km embauchée dans une usine de chaussures favorise le recrutement de ses voisines et parentes par le biais de ses relations au sein de l'usine. Pour toutes ces navetteuses, les possibilités offertes par le marché du travail industriel sont le moteur direct d'une mobilité circulaire qui favorise l'ouverture des communautés villageoises sur le monde urbain<sup>9</sup>.

Cependant, comment interpréter les effets de l'industrialisation sur la mobilité des femmes ? En effet, dans un mouvement de délocalisation des usines manufacturières (textile, cuir, ...), la main-d'œuvre féminine bon marché adroite et flexible constitue un enjeu majeur de la mondialisation. Ces nouveaux espaces de travail localisés dans les zones les plus reculées ne présentent-elles pas des nouvelles possibilités de libération, d'autonomie, tout en créant de nouvelles formes de dépendance (rémunération dérisoire, temps de travail abusif, augmentation de la charge de travail...)?

### **Illustration à partir du cas d'une petite ville industrielle de la vallée de La Palar**

Afin d'appréhender le rôle joué par cette modernisation industrielle dans les mobilités spatiales des femmes actives et la reconstruction des rapports de genre, nous avons focalisé notre étude sur une zone réceptive à l'industrialisation –Udayendram.

Apparue comme un village au premier abord, Udayendram (10 373 habitants selon le recensement de 2001) fait partie de l'aire urbaine de Vaniyambadi –« Vaniyambadi Urban Agglomeration »- depuis 1961 d'après le recensement (*Census Handbook 1961*). Elle est située à la périphérie de Vaniyambadi (à 1.6 kilomètre, sur la rive gauche de la rivière Palar). En 1991, 41% des actifs travaillaient dans le secteur «manufacturing, processing, servicing and repairs in non household industry » que l'on peut traduire par « activités industrielles, de transformation,

---

<sup>9</sup> Des enquêtes quantitatives actuellement en cours sur les mobilités nous renseigneront de manière plus précise sur les facteurs -distance, facilités de transport, réseaux divers de relation...- qui sont déterminants dans la recherche d'un emploi en usine.

d'entretien et de réparation dans le secteur industriel non familial ». L'essor récent de l'activité industrielle dans la vallée de la Palar et la présence ancienne de tanneries à Udayendram justifie ce chiffre.

L'organisation spatiale d'Udayendram, met en évidence la ségrégation socio-spatiale des « Intouchables » qui vivent dans un *ceri* ou *colony*, en dehors de la ville. On distingue à Udayendram la « vieille colonie » et la « nouvelle colonie ». La première reste proche de la ville et des services qu'elle propose, alors que la seconde, extension de la première, s'étend vers la sortie d'Udayendram, près des tanneries. Les « hautes » castes, quant à elles, se localisent au nord<sup>7</sup>. En revanche, la « vieille colonie » rassemble tous les chrétiens : il s'agit la plupart du temps d'Intouchables convertis au christianisme pour échapper à la ségrégation sociale entraînée par la logique des castes. Certains hindous intouchables y résident aussi, mais on les retrouve surtout dans la « nouvelle colonie ». Ces quartiers, et en particulier la « vieille colonie », fournissent l'essentiel de la main d'œuvre féminine.

Sur le plan méthodologique, la méthode qualitative des entretiens semi-directifs auprès de 50 femmes a été privilégiée : ils ont été organisés de façon à aller progressivement des questions générales (identité, composition de la famille, caractéristiques du travail, situation économique, mobilité) vers des questions plus intimes, sur leur façon de vivre (emploi du temps, activités en dehors du travail), leur statut au sein de la famille (rapports avec les autres membres de la famille notamment le père ou les beaux-parents, gestion de leurs salaires, place dans la famille au niveau des décisions), leurs convictions (appartenance à une association et/ou à un syndicat, position par rapport au vote, éducation des enfants...). Des questions plus délicates comme les problèmes de mauvais traitements (coups reçus du mari ou de la belle-famille), d'alcoolisme de leurs maris, les problèmes d'argent qui touchent particulièrement les femmes (dots, etc.), enfin des questions plus abstraites sur leur sort, leur avenir, celui de la femme en général (passant souvent par celui de leur fille) et les solutions qu'elles envisagent ont été introduites en dernière partie de l'entretien.

### **L'usine , vecteur de mobilités circulaires**

Dans le cas d'Udayendram, on ne peut pas dresser un portrait type de la femme active mobile, mais plusieurs. Tout d'abord, 55 % des femmes interrogées lors de nos entretiens étaient des jeunes femmes célibataires de 17 à 29 ans (avec une moyenne d'âge de 22 ans), tandis que les 45 % restant étaient mariées ou veuves avec une famille à leur charge. Parmi les jeunes femmes célibataires, 40 % étaient de confession chrétienne tandis que 60 % étaient hindoues. Elles étaient majoritairement intouchables (82 %) et vivaient dans les « colonies ». En ce qui concerne la catégorie des femmes mariées, veuves ou séparées mais mères de famille, 55 % étaient chrétiennes et toutes intouchables, alors que 45 % étaient hindoues (la moitié intouchable, l'autre moitié de caste moyenne ou basse). Les facteurs déclenchant la mobilité (les besoins et les buts recherchés) et les mobilités induites sont variables selon le profil des migrantes. C'est pourquoi des distinctions selon le statut familial, le cycle de vie, la religion et la caste sont importantes.

Si l'on considère une première catégorie de femmes exerçant des navettes de travail (soit les jeunes femmes célibataires), on se rend compte que certaines jeunes femmes ont des emplois qualifiés ou moyennement qualifiés dans le secteur formel (82 %) et que d'autres exercent des emplois précaires dans le secteur informel (18 %)<sup>10</sup>. Dans le secteur formel industriel, 50 % des jeunes femmes interrogées étaient couturières. Les autres étaient « helpers » et assistaient la couturière, tailleuse de cuir ou encore opératrice sur machine. Mais nous avons aussi rencontré une jeune femme de 23 ans qui était « supervisor » dans une usine de chaussures. Cet emploi très qualifié consiste à surveiller mais aussi diriger une équipe de production. Gouri, par exemple est hindoue et appartient à la caste des Naidu (caste relativement haute). Elle

---

<sup>10</sup> Afin de compléter les revenus familiaux, les femmes qui commencent à travailler de plus en plus jeunes se retrouvent dans des activités informelles sous-payées. En Inde, c'est moins d'une femme sur sept qui travaille dans le secteur organisé. Les femmes constituent en Inde rurale plus de la moitié de la force de travail informel.

travaille pour nourrir sa famille et payer les études supérieures à sa plus jeune sœur (elle-même a eu son diplôme de fin d'études, l'équivalent du Baccalauréat). Son père ayant abandonné sa mère, elle est la seule à avoir un revenu dans la famille et la seule de son quartier – où l'on trouve les castes les plus hautes d'Udayendram- à travailler.

Les revenus de ces jeunes femmes sont donc en général des revenus complémentaires mais nécessaires à la survie de la famille (nucléaire ou étendue). De plus, nous avons rencontré plusieurs jeunes femmes qui étaient les seules à travailler pour nourrir leurs familles. C'est le cas par exemple de Viyaya Lakshmi, 23 ans, qui coud des morceaux de cuir dans une petite usine de sacs (secteur informel). Cette jeune femme vit chez ses parents avec ses 3 frères cadets : son père (âgé de 65 ans) et sa mère (âgée de 50 ans) ne travaillent pas tandis que ses frères, tous les trois coolies agricoles étaient sans emploi depuis un bon moment lors de nos enquêtes. Vient ensuite cette nécessité de travailler pour «nourrir la famille» - comme le disent ces jeunes femmes -, le besoin de se constituer une dot afin de pouvoir faire «un bon mariage». Ce sont ces deux principales raisons économiques qui poussent les jeunes filles d'Udayendram à se déplacer pour travailler.

Une seconde catégorie de femmes «mobiles» englobe les femmes mariées, veuves ou séparées qui ont à leur charge une famille. Les mères de famille étaient âgées de 28 à 43 ans (avec une moyenne d'âge de 35 ans). Cinq des dix-sept femmes interrogées étaient veuves. Deux d'entre elles vivaient seules avec leurs enfants : elles n'avaient pas tenu à rester dans leurs belles-familles où elles étaient dépréciées et parfois même maltraitées, et n'étaient pas non plus retournées chez leurs parents. Les parents de l'une d'entre elles étaient décédés, quant aux parents de l'autre, ils l'avaient rejetée car elle avait fait un «mariage d'amour» et non un mariage arrangé, ce que ses parents n'avaient pas accepté. Ayant des enfants scolarisés ou en apprentissage, elles assurent le seul revenu du foyer et sont de fait contraintes de travailler.

A l'inverse de la main-d'œuvre moyennement qualifiée (parfois même qualifiée) que constituent les jeunes femmes mobiles, les mères de famille quant à elles occupent le plus souvent des postes non qualifiés dans des usines de transformation du cuir mais aussi dans des tanneries. Ceci, que ce soit dans le secteur formel (47 % d'entre elles exercent dans ce secteur formel) ou dans le secteur informel (53 %). Elles sont généralement «helpers» («aides»), «colleuses de semelles» dans les usines de chaussures, «arracheuses de poils» dans les tanneries ou encore assignées à vérifier les défauts etc... En revanche, nous n'avons quasiment pas rencontré de femmes qui soient couturières ou opératrices sur machine et encore moins «supervisor» comme ce fut le cas chez les jeunes femmes. Ceci peut s'expliquer par un niveau d'éducation moins élevé -bien que de nombreuses femmes aient le niveau requis par les usines – 30 % de ces femmes interrogées avaient arrêté leurs études en seconde mais 1/3 d'entre elles étaient illettrées. A noter que les femmes chrétiennes ont un niveau d'éducation souvent supérieur aux hindoues.

Dans les familles étendues, il est souvent nécessaire pour une des femmes de travailler alors que d'autres accompliront les tâches domestiques et s'occuperont des enfants. C'est toujours le même problème d'argent et parfois de grande pauvreté qui pousse ces femmes à aller chercher du travail même loin de la cellule villageoise. C'est le cas par exemple de Fathima, 30 ans, intouchable, mère de trois petites filles scolarisées. Son mari, coolie, travaille rarement et dépense le peu d'argent qu'il gagne en boisson. N'ayant pas le niveau scolaire requis (niveau 4<sup>ème</sup> ou «8<sup>ème</sup> standard») et sans qualification professionnelle, elle a trouvé du travail («helper») temporairement dans une usine de chaussures à Vallaiyampattu à trois kilomètres. Sa famille et elle vivent dans une petite maison qu'ils louent sans aucun confort : ni meubles, ni commodités sanitaires, ni électricité. Elle assure le seul revenu fixe du foyer pour l'instant. Cependant, si les mères de famille d'Udayendram qui travaillent le font dans un but de survie, certaines y ajoutent une volonté d'améliorer le sort de leurs enfants. C'est surtout le cas dans la communauté chrétienne – le rôle de l'Eglise n'est pas anodin- où l'on constate que certaines mères de famille, comme Joséphine-Mary, travaillent pour payer des études à leurs enfants. Cette mère de cinq enfants âgés de 12 à 20 ans, tous scolarisés, vérifie les défauts des gants de cuir à la Nazar Company de Vallaiyampattu. Son mari, très malade, ne peut pas travailler, elle est donc la seule

à assurer les revenus du ménage. Ces derniers étant très bas pour une famille de sept personnes, elle a pris des cours pour devenir couturière et espère ainsi pouvoir continuer à payer des études à ses enfants (lors de notre passage, les deux aînés étaient sur le point d'entamer des études supérieures).

Nous avons aussi cherché à connaître la fréquence des mobilités des femmes - mobilités quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles, saisonnières, annuelles, récurrentes ou ponctuelles - ainsi que leur nature - mobilités liées au travail, migrations de mariage mais aussi de deuil (retour des veuves dans le foyer paternel), migrations de pèlerinages et de culte religieux, visites à la famille et aux relations amicales, mais aussi des mobilités vers des lieux d'achat, de loisir ou en vue de rassemblements associatifs ou politiques. Nous avons ainsi pu vérifier que la majorité des femmes interrogées avaient migré lors de leur mariage - cette migration ancestrale, ayant déjà fait l'objet de nombreuses études, n'est pas un trait nouveau dans la vie des femmes indiennes.

La principale mobilité spatiale observée est une mobilité pendulaire de travail. L'organisation de ces navettes dépend de l'éloignement des usines du domicile et des avantages de transport qu'elles proposent. Dans le cas de Udayendram 55 % des femmes interrogées - toutes catégories confondues - travaillaient à Valaiyampattu. Ce petit village est éloigné d'environ cinq kilomètres d'Udayendram et semble être un des pôles industriels les plus importants de la région de Vaniyambadi. La distance réelle parcourue par les femmes qui travaillent à Valaiyampattu diffère selon la localisation de l'usine et du domicile dans les localités respectives et se situe entre 3 et 7 kilomètres. Ces 6 à 14 kilomètres quotidiens sont effectués par les femmes à pied, à bicyclette (si elles ont les moyens d'en avoir une) ou encore en bus. Selon l'usine dans laquelle les ouvrières travaillent, le moyen de transport utilisé est différent. La plus grosse usine a ainsi mis en place un système de «ramassage d'employées» grâce à un minibus. Elles mettent ainsi entre un quart d'heure et une demi-heure pour se rendre à l'usine. Le temps passé sur le chemin du domicile/ travail, travail/ domicile a des répercussions sur la vie familiale de l'employée : cette «perte de temps » rallonge un peu plus la journée qui commence bien souvent à 4 heures du matin (préparation des repas avant d'aller au travail, corvées, etc.) pour se terminer vers 23 heures.

L'usine de Valayampatu, située non loin d'Udayendram emploie peu de femmes d'Udayendram car les salaires et les primes à travail égal sont nettement inférieurs à ceux que perçoivent les femmes travaillant à Valaiyampattu.. Par exemple, une jeune femme couturière qui travaille à Valaiyampattu gagne 1300 roupies par mois, pour 8 heures de travail quotidien. Elle peut faire des heures supplémentaires si elle le désire, a un congé payé hebdomadaire le dimanche et une prime de 3000 roupies au Pongal (fête de la moisson en janvier). A l'opposé, une jeune femme couturière non loin d'Udayendram qui effectue le même travail avec les mêmes horaires ne gagne que 500 roupies par mois. Elle doit aussi effectuer des heures supplémentaires obligatoires et si le dimanche elle ne travaille pas, ce congé n'est pas payé. Enfin, sa prime annuelle est de 500 roupies. Certaines femmes nous ont même dit qu'elles préféreraient faire plus de kilomètres chaque jour pour gagner un peu plus d'argent. En effet, bon nombre de femmes n'hésitent pas alors à aller jusqu'à Ambur - gros pôle industriel de la vallée de la Palar-, situé à 30 kms pour trouver un emploi plus rémunérateur. C'est le cas de Joséphine, veuve de 40 ans, chassée de la maison de ses beaux-parents, qui n'a pas hésité, comme d'autres femmes de son quartier chrétien, à faire 30 kilomètres en bus tous les matins pour aller travailler à la Florine Company d'Ambur et ce, depuis 14 ans : cela représente une bonne heure de trajet aller-retour à raison de 9 roupies par jour.

Il est néanmoins rare de voir des femmes faire le trajet vers leur lieu de travail seules. Dans bien des cas, c'est la première fois que ces femmes sortent de leur espace domestique quotidien sans leurs familles et surtout sans leurs maris ou leurs frères. Ces navettes quotidiennes s'effectuent le plus souvent entre amies ou voisines - bien que dans de nombreuses familles, plusieurs femmes d'une même famille travaillent dans la même industrie - et non plus avec des membres de la famille comme cela était l'usage pour les quelques mobilités que la femme sédentaire effectuait avant la mise en place du processus de mobilités pendulaires.

Il semblerait que ces navettes soient à l'origine d'autres mobilités pendulaires. Les femmes qui effectuaient des migrations quotidiennes de travail se déplaçaient davantage pour aller faire leurs achats, aller au temple, voir des amis, que des femmes effectuant un travail sédentaire. Ensuite, ce sont les mobilités de loisir (visite à des amies, cultes rendus aux temples de la ville voisine, etc.) qui amènent ces jeunes femmes à se déplacer seules et à partager leur expérience avec des femmes n'appartenant ni au cercle familial, ni au cercle villageois. Ainsi Margret Mary âgée de 25 ans, opératrice sur machine à l'usine de Valyampattu essaie de rendre visite à ses amies - collègues de travail et anciennes camarades de classe - qui habitent à Vaniyambadi tous les dimanches quand elle n'a rien à faire chez elle. Elle aime aussi y faire des achats avec sa mère ou ses amies. Toutefois, un écart notable existe entre l'attitude des jeunes femmes célibataires et celle des mères de famille. Les migrations pendulaires citées ci-dessus sont effectuées non pas quotidiennement comme le sont les navettes domicile/ travail, mais de manière hebdomadaire. Les mobilités hebdomadaires les plus importantes concernent les visites à des amis ou à de la famille résidant à quelques kilomètres et la pratique religieuse (cultes rendus aux temples voisins). Chez les jeunes femmes, les visites aux amis représentent les mobilités hebdomadaires les plus pratiquées. En effet, un peu moins de la moitié des jeunes femmes interrogées vont voir leurs amis ou collègues de travail tous les dimanches ou un dimanche sur deux. La distance n'excède pas celle habituellement faite entre le domicile et le travail. Enfin, certaines jeunes femmes (1/5 de la population observée) se déplacent chaque semaine pour faire des emplettes (alimentaires, vestimentaires ou autres) à Vaniyambadi.

Par ailleurs, plus de la moitié des femmes interrogées disaient effectuer des mobilités que l'on pourrait qualifier de ponctuelles et irrégulières. En effet, les principales mobilités temporaires connues concernent les visites à la famille éloignée et aux «relations» de la famille lors de mariage, de deuil, de la naissance du premier enfant (la future maman retourne auprès de sa mère pour l'accouchement et y reste les premiers mois suivant la délivrance) ou de simples visites de courtoisie et dans une moindre mesure les pèlerinages.

Ces nouvelles mobilités féminines engendrent un nouvel espace de vie pour ces femmes. Elles passent d'un cadre domestique et familial à un cadre beaucoup plus élargi aux autres villes et villages. Les limites de cet espace sont repoussées et une nouvelle organisation de l'espace se met en place. L'espace de vie ne se résume donc plus au quartier – espace domestique où elles ont leurs principales relations sociales de voisinage, où elles font leurs achats, etc.- ou à la ville, mais dépasse les limites communales.

Le milieu de l'usine combiné à l'environnement urbain a aussi favorisé les contacts inter-communautaires et inter-castes et a affaibli d'une certaine manière les règles rigides de la société rurale traditionnelle d'où sont issues une bonne partie des salariées ; ces recompositions sociales à travers la mise en place d'espace de solidarités sous l'impact du travail industriel mérite que l'on s'y attarde. Cependant, même si l'usine permet des contacts entre collègues de castes et de religions différentes, les relations amicales dépassent rarement le cadre de l'usine, du trajet ou des pauses, d'autant que les familles craignent la mixité qui favorise des rencontres amoureuses absolument bannies dans ce contexte traditionnel. Cependant, même si les familles redoutent tant cette mixité, la garantie d'un salaire régulier l'emporte sur les tabous<sup>11</sup>.

Les mobilités pendulaires à Udayendram représentent un phénomène récent et relativement important suivant la tendance engendrée par le processus d'industrialisation dans la vallée de la Palar. Pourtant, à quelques kilomètres de là, Ambalur présente une tout autre structure et bien que proche de Vaniyambadi, ce village n'a pas été touché comme Udayendram par l'industrialisation.

---

<sup>11</sup> Voir à ce propos l'article de F.Venou, *Le mariage à l'épreuve du travail en usines : ouvrières de l'industrie de la chaussure en Inde du Sud*, Journal des anthropologues, n°77-78, 1999, pp.123-139.



## Identité de genre et reconstruction des rapports de genre

Dans un premier temps, le travail à l'extérieur de l'espace domestique procure à ces femmes un sentiment de liberté mêlé d'appréhension. Il s'agit pour elles de sortir des sentiers balisés pour découvrir un nouvel environnement spatial et social. La mixité sociale est beaucoup plus importante dans le secteur industriel que dans le secteur agricole et artisanal. Elles peuvent ainsi parler et partager leurs expériences avec d'autres femmes qui connaissent souvent les mêmes problèmes au sein de leurs familles respectives. Les femmes qui travaillaient à l'extérieur du cercle familial ou villageois parlaient davantage de leurs problèmes à leurs amies que celles qui exerçaient un emploi sédentaire. Chez les 90.5 % de jeunes femmes qui parlaient de leurs problèmes, 21 % d'entre elles se confiaient à leurs amies. Sur les 72.2 % de mères de famille qui se confiaient également, on note des différences entre les chrétiennes et les hindoues. Toutes les femmes chrétiennes interrogées parlaient de leurs problèmes dont 33.3 % à leurs amies. En revanche, moins de la moitié (44.4 %) des mères de famille hindoues se confiaient, et ce uniquement à leurs maris. On peut ainsi penser que les mobilités pendulaires de travail contribuent à une ouverture d'esprit par la découverte d'autres lieux mais surtout par les liens créés avec d'autres femmes venues d'horizons différents qui aboutissent d'une certaine manière à l'instauration de réseaux de solidarité féminine.

Même si dans la communauté hindoue (notamment parmi les moins basses castes) on observe une certaine réticence à travailler en usine en raison des risques invoqués ci-dessus, la possibilité de constituer la dot avant le mariage reste un avantage majeur pour les familles. Par ailleurs, dans un contexte de chômage saisonnier important, il n'est pas rare de trouver tous les membres féminins de la même famille en usine. Le fait que leurs salaires constituent souvent l'unique revenu du foyer peut retarder l'âge du mariage. Aussi y rencontre-t-on des femmes hindoues et chrétiennes de plus de 25 ans non mariées, ce qui était exceptionnel avant l'implantation de ces usines dans ces zones traditionnelles. Certes, certaines d'entre elles tirent parti de cette situation pour retarder l'échéance du mariage, même si elles donnent presque l'intégralité de leur salaire à leur père. L'indépendance relative acquise au sein du foyer et les quelques loisirs possibles leur font redouter le mariage et les nombreuses contraintes imposées par la belle-famille. En revanche, les femmes de familles de castes moins défavorisées qui aspirent à une ascension sociale par le mariage arrêtent de travailler sans regret. Quant aux femmes de basses castes de la communauté chrétienne, bon nombre d'entre elles, notamment les plus pauvres, préfèrent travailler en usine pour échapper aux tâches domestiques et à l'enfermement dans la maison ou pour éviter de travailler dans des secteurs encore plus mal rémunérés (notamment l'agriculture).

Leurs mères ou leurs grand-mères sont des ouvrières agricoles sans-terre. Les ouvrières agricoles interrogées sont fières de dire que leurs filles n'ont jamais mis les pieds dans une rizière. En fait, le travail dans les usines de chaussures est très recherché, non pas pour le niveau de salaire, mais parce que les conditions apparaissent meilleures -à l'abri du soleil, dans un cadre "propre", à horaires réguliers- et surtout parce qu'il est prestigieux socialement. En ce sens, l'usine est perçue comme un lieu de modernité et d'émancipation.

Ces femmes ne voudraient en aucun cas abandonner ce travail en usine, ni lutter pour de meilleures conditions salariales, car selon elles, les conditions de travail en usine restent supportables par rapport à ce qu'elles subissent au sein de la sphère familiale. Dans ce contexte rural et semi-urbain où certains conjoints ne remplissent pas leur responsabilité de chef de famille, les femmes perçoivent leurs employeurs comme des bienfaiteurs dès lors qu'ils leur fournissent la possibilité de disposer d'un revenu régulier, aussi faible soit-il. Dans ces zones traditionnelles fortement imprégnées d'idéologie patriarcale, l'augmentation du salariat féminin, même avec l'exploitation accrue qu'elle implique, est perçue comme un facteur d'émancipation économique. Les femmes sont parfois devenues les seules au sein de la famille à bénéficier d'un emploi régulier dans le secteur formel. Cependant, après leur mariage, certaines d'entre elles sont obligées d'abandonner leur travail en usine pour s'occuper des enfants. D'autres arrivent à travailler à domicile, le temps que les enfants grandissent (quitte à reprendre par la suite), mais pour des salaires dérisoires (à la pièce) et elle ne bénéficient pas des avantages sociaux (primes, congé maternité, retraites...).

Le fait de travailler et de fournir bien souvent le seul revenu fixe de la famille leur procure un certain sentiment de fierté et une impression d'autonomie. En effet, les femmes qui travaillent en usine occupent, comme nous l'avons dit précédemment un poste plus prestigieux et rémunérateur que dans les secteurs de travail traditionnels. Cet argent gagné qui fait vivre la famille leur procure donc un sentiment d'autonomie financière et d'une certaine manière l'espoir d'être reconnues dans leurs familles et d'avoir un poids plus important en ce qui concerne les décisions et la gestion de l'argent au sein du ménage. Ce sentiment d'autonomie financière s'accroît avec la possibilité de pouvoir faire des prêts à leur nom (par l'intermédiaire de l'usine où elles travaillent ou par des associations), ce qui est tout à fait récent. Cette participation accrue à la vie économique de la famille leur permet de percevoir leur position dans la famille comme une position active et non plus passive, soumise. Les femmes veuves ou abandonnées vivaient seules avec leurs enfants à charge et semblaient très bien assumer autant socialement qu'économiquement cette situation. En effet, certaines de ces femmes semblaient mieux se « débrouiller » seules que lorsqu'elles vivaient avec leurs maris qui, pour la plupart, ne les épargnaient pas de coups et dilapidaient l'argent destiné au ménage en boisson. Grâce à une autonomie financière acquise par leur travail en usine et à une solidarité importante entre collègues de travail et voisines, elles semblaient mener une vie meilleure et n'étaient pas rejetées par la société. C'est le cas par exemple de Sivagamy, 34 ans, qui s'était enfuie de chez elle ne supportant plus les coups infligés par son mari. Lorsque nous l'avons rencontrée, elle vivait seule dans son village natal avec sa petite fille de 12 ans et selon elle, le mariage était la cause du malheur des femmes, les hommes étant à ses yeux inconscients et égoïstes. Quant aux jeunes femmes qui travaillaient en usine, elles se sentaient davantage respectables, plus fières d'elles-mêmes. A contrario, nombre de femmes coolies agricoles dans les zones peu touchées par l'industrialisation pensaient que travailler n'était pas respectable (90 % des femmes coolies interrogées).

La majorité des femmes travaillant en usine s'accordaient pour dire que l'éducation était l'avenir de la femme. Comme nous l'avons vu précédemment, de nombreuses mères de famille dans cette petite ville travaillent pour nourrir leurs familles mais aussi pour pouvoir payer des études à leurs enfants, en l'occurrence à leurs filles (voir le cas de Joséphine-Mary). Ces femmes ont la volonté de donner des outils à leurs filles pour que ces dernières puissent s'assumer et aspirer à « une vie meilleure » comme elles nous le disent. Ces femmes sont fières de travailler dur pour que leurs filles puissent faire des études supérieures et accéder à des emplois gouvernementaux ou à haute valeur ajoutée (on assiste à une mobilité sectorielle intergénérationnelle) et pourquoi pas à envergure politique, et ainsi espérer vivre dans de meilleures conditions matérielles mais aussi sociales en étant davantage considérées et respectées que leurs aînées. Ces femmes espèrent qu'une meilleure connaissance du monde qui les entoure via l'éducation leur permettra de faire évoluer leur statut et à terme d'être considérées à l'égal de l'homme. Ces réflexions sur la condition féminine sont surtout récurrentes dans la communauté chrétienne moins conservatrice que la communauté hindoue en raison des pressions importantes de la paroisse pour l'amélioration de la condition féminine.

La mobilité pendulaire de travail qu'elles connaissent leur permet de prendre un minimum de distance par rapport au foyer familial. Le fait de confronter leurs expériences permet aux femmes de prendre conscience de la place qui leur est attribuée dans la société, et dès lors d'appréhender leurs droits : droit au respect leurs maris et de leur belle-famille, droit de penser et de s'exprimer et de faire partie intégrante de la famille, droit à la propriété, à l'éducation, etc., en somme, la possibilité d'être considérée à l'égal de l'homme. Il semblerait que ces femmes prennent davantage la mesure de ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Fathima, mère de trois filles, seul revenu de la famille, qui vit dans une grande pauvreté, reste positive quant à son avenir et celui de ses filles. Alors qu'elle rencontre de grandes difficultés conjugales (alcoolisme et mauvais traitements du mari) elle a la volonté de s'en sortir et d'aider ses filles à se construire un avenir meilleur. Par l'intermédiaire du Self Help Group (groupe solidaire de microfinance) auquel elle appartient, elle a pu obtenir un emploi mais aussi l'écoute et le soutien d'autres femmes. Les chrétiennes semblent connaître moins de difficultés au sein de leur foyer que les femmes hindoues (50% des mères de famille interrogées à Udayendram souffraient de maltraitance conjugale), même si le problème de pauvreté les touche de la même

façon: c'est le cas de Joséphine-Mary dont nous avons parlé précédemment qui semblait s'entendre avec son mari et dont les décisions concernant la famille et la gestion de l'argent étaient partagées, mais aussi de Velangani qui disait être très heureuse avec son mari et qui avait le sentiment d'avoir autant de poids dans les décisions que lui.

Quant aux jeunes femmes célibataires, moins contraintes que les mères de famille, elles jouissent davantage de leur nouvelle liberté et des loisirs possibles qui s'offrent alors à elles. Cela n'est pas sans conséquence sur l'idée qu'elles se font du mariage dont elles redoutent les contraintes et l'âge auquel elles y arrivent (l'âge moyen des jeunes femmes interrogées étant de 22 ans). Rani, par exemple, doit se marier dans un an, mais cela ne lui plaît pas beaucoup. Cette jeune fille de 18 ans aimerait se marier plus tard pour pouvoir continuer à travailler parce qu'elle aimait ça et qu'après son mariage, elle devrait arrêter et rester à la maison toute la journée sans pouvoir voir ses amies. Selon elle, les hommes ont de la chance car ils sont plus libres et elle aurait préféré être un homme pour pouvoir faire ce qu'elle veut. Dans la même optique, Lalitha, 20 ans, semblait plutôt contente que ses parents ne lui aient pas encore trouvé de mari, et de pouvoir de ce fait continuer à travailler et voir ses amies, redoutant elle aussi son futur rôle exclusif de maîtresse de maison.

La volonté d'améliorer le statut de la femme dans cette société patriarcale passe aussi par la volonté d'améliorer, à plus court terme le statut qui est le leur au sein de la famille et les relations qu'elles entretiennent avec leurs maris. Nous avons vu précédemment que le fait de travailler pouvait procurer à ces femmes un sentiment de fierté: on peut parler « d'empowerment » dans une sphère d'activité autre que domestique autrefois réservée aux hommes: elles aspirent à être reconnues au sein de leur famille et espèrent que cette contribution économique majeure va leur permettre de faire évoluer les relations de genre. En effet, le fait de se déplacer leur permet, comme nous l'avons dit précédemment, de découvrir de nouveaux horizons autant sur le plan social que spatial. L'ouverture d'esprit que constitue le partage d'expériences et d'opinions avec d'autres femmes issues du même milieu social ou non, leur permet de remettre en cause les relations de genre et leur place au sein de la famille, en l'occurrence au sein du couple qu'elles forment avec leurs maris dans les zones rurales fortement imprégnées d'idéologie patriarcale. Nous avons en effet pu constater que le partage de décisions concernant la famille et la gestion des revenus du ménage étaient beaucoup plus fréquents chez les femmes mariées d'Udayendram mobiles (40 % des femmes mariées), que chez les femmes mariées d'Ambalur (seulement 10 %). Les revenus des femmes d'Udayendram n'étaient pas systématiquement gérés par le chef de famille et les décisions concernant les enfants (problèmes d'ordre matériel, achat de biens de consommation courante importants) étaient prises en concertation des deux époux. En revanche, les dépenses quotidiennes, dont les dépenses alimentaires, sont rarement une affaire familiale: seule la femme s'en occupe. Par exemple, chez Mary-Amudha, c'est elle qui gère les revenus du ménage. En revanche, son mari et elle se concertent pour les achats de biens de consommation importants et les décisions concernant les enfants sont discutées entre eux. Mary-Amudha se confie souvent à son mari qui l'écoute et approuve en général ses décisions comme celle de travailler ou de faire un prêt pour les études de ses enfants. De plus, elle était fière de nous dire que depuis qu'elle travaille, son mari l'aide matin et soir pour les corvées domestiques.

En ce qui concerne les jeunes femmes célibataires d'Udayendram, la moitié d'entre elles conserve une partie de leurs salaires qu'elles peuvent utiliser à leur guise. C'est par exemple le cas de Mary Rubina, jeune femme de 22 ans qui travaille comme « helper » à l'usine de Valaiyempattu. Cette jeune femme nous a dit qu'elle gardait une partie de son salaire pour s'acheter des vêtements et bijoux - fantaisie le plus souvent, mais aussi en or pour le mariage quand c'est possible - et qu'elle donnait l'autre partie à sa mère qui gérait les revenus de la maison. Cette jeune femme a par ailleurs ajouté qu'elle se sentait plus « respectable » depuis qu'elle travaillait, que son métier lui plaisait. Chez ces jeunes filles, la partie du salaire qu'elles donnent à leurs parents est plus souvent gérée par la mère que par le père.

On voit s'affirmer à travers les revendications des jeunes femmes célibataires d'Udayendram une volonté d'acquérir plus de liberté et d'indépendance par rapport au cercle familial. A l'image de la femme moderne des grandes villes, elles aimeraient que les relations

au sein de la famille, mais aussi dans la société en général changent. La conception traditionnelle du mariage et du couple est de ce fait remise en cause : nombreuses sont ces jeunes femmes à vouloir (du moins à rêver) faire un mariage d'amour (« Love marriage ») dans lequel le statut du mari et celui de la femme seraient égaux, certaines allant même jusqu'à affirmer vouloir le partage des tâches domestiques dans une société où rares sont les hommes à avoir déjà utilisé une casserole ou un balai. Mary Rubina, par exemple, nous a confié, une fois sa mère partie et parce que nous insistions, qu'elle n'avait pas accepté le mariage arrangé que ses parents avaient organisé et qu'elle souhaitait faire un mariage d'amour pour ne pas être malheureuse comme sa sœur aînée - qui était revenue chez ses parents car son mari et ses beaux parents la battaient. Elle voulait pouvoir continuer à travailler après son mariage et espérait que son mari l'aiderait pour les corvées. Le fait de jouir d'une certaine liberté (spatiale, économique et socio-culturelle) et d'une relative autonomie financière accroît ce désir de voir évoluer les relations au sein d'un « nouveau couple », qui serait idéalement issu d'un « Love marriage ».

## Conclusion

Cette étude a montré les liens entre circulation pendulaire et territoire à deux niveaux, non seulement en termes d'intégration entre villages et villes industrielles de la région, avec un dépassement de la coupure rurale-urbaine par la circulation, mais aussi au niveau micro, avec l'élargissement de l'espace de vie des femmes ouvrières en usine comme conséquence directe des navettes. Au-delà de l'étude de la circulation dans son inscription spatiale, on voit bien comment un processus cumulatif de mobilité et d'élargissement de l'espace de vie se met en place. Les navettes de travail commencent par élargir l'espace de vie des femmes en ouvrant l'espace domestique à l'espace de l'usine et de la ville et par conséquent à un nouveau réseau de relations et à de nouveaux groupes de solidarité qui inclut d'autres castes et d'autres communautés religieuses. Les navettes de travail semblent ensuite également favoriser d'autres types de déplacements « autonomes », notamment hebdomadaires (visites à des amies du nouveau réseau de relations, au temple, pour emplettes). Certes dans le cas étudié, la circulation pendulaire favorise l'élargissement de l'espace de vie car ces emplois industriels ne sont accessibles que parce que les navettes quotidiennes sont possibles, du fait des distances courtes et d'un bon réseau de transport et de communication. En effet, l'avantage, du point de vue d'une société patriarcale, est de pouvoir maintenir les femmes dans leur foyer d'origine. A contrario, on imagine que des emplois qui nécessiteraient une migration dans les métropoles (donc un changement de résidence, un départ du foyer) exclurait une bonne partie des femmes des villages.

Au-delà de la transformation des modalités de la mobilité, le travail salarié a favorisé dans une certaine mesure une reconstruction des rapports de genre, d'autant que bon nombre d'hommes se retrouvent sans emploi dans cette vallée. La prise de conscience de la possibilité d'un statut plus égalitaire semble de plus en plus réelle, notamment dans la communauté chrétienne.

Certes, l'étude que nous avons menée n'est qu'un instantané d'une situation dans une petite région. Il serait intéressant de poursuivre cette étude en effectuant un suivi de la situation de ces femmes dans quelques années : ces femmes continuent-elles d'exercer un travail en dehors de la sphère domestique et avec quel type de mobilité : des navettes plus longues dans d'autres secteurs d'activité, voire une amorce de migrations dans les villes de la région ? ou bien un retour au foyer, faute d'emplois accessibles par navette quotidienne ?

## Bibliographie

BADGETT M.V.L., FOLBRE N., (1999), Responsabilités familiales et sociales : les normes du comportement masculin et féminin et leurs incidences économiques, *Revue internationale du travail*, n° spécial : femmes, genre et travail, vol.138, n° 3, pp.343-363.

- BANERGEE N (ed.)(1991) *Indian women in a changing industrial scenario*, Sage.
- BAUD, I.S.A. et G.A. de BRUIJNE (1993), *Gender, Small-Scale Industry and Development Policy*, IT Publications, Londres.
- BAUD, ISA (1992), *Forms of production and women's labour, Gender aspects for industrialisation in India and Mexico*, Sage.
- BISSILIAT J. (2000), le genre : un outil nécessaire, introduction à une problématique, *Cahiers genre et développement*, n° 1, L'Harmattan
- BISSILIAT J. (2002), Genre et économie, un premier éclairage, *Cahiers genre et développement*, n° 2, L'Harmattan
- BRANGENBERG C. (2002), *La mobilité spatiale des femmes en Inde. Etude des mobilités pendulaires féminines de travail dans le Nord du Tamil Nadu*, sous la direction de Kamala Marius-Gnanou, mémoire de maîtrise, Université Paul Valéry
- CADENE Ph. (1993) Réseaux économiques et territoires de l'identité : les migrations de travail et les relations de mariage d'une communauté marchande dans une petite ville indienne", *Cahiers de l'ORSTOM*", vol. 29, n° 2-3.
- CADENE, Ph. et HOLMSTROM, M. (eds.) (1998) *Decentralized production in India*, French Institute of Pondicherry et Sage.
- CARR M. et al. (ed.) (1998), *Speaking out : women's economic empowerment in South Asia*, New Delhi, Vistaar Publication.
- COURGEAU D., (1988), *Méthodes de mesure de la mobilité spatiale : migrations internes, mobilité temporaire, navettes*, Paris, Ined, 301 p.
- COUTRAS, J. (1993) La mobilité des femmes au quotidien, *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n° 59-60, juin-septembre 1993
- COUTRAS, J. (1996), *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris, Armand Colin, 156 p.
- CUSTERS, P., (1997), *Capital accumulation and women's labour in Asian countries*, Sage, New Delhi, 395 p.
- DELIEGE R. (1995), *Le système des castes*, Paris, PUF (coll. Que Sais-je), 128 p.
- DI MEO, G. (1998) *Géographie sociale et territoires*, Nathan Université, coll. Fac Géographie.
- DORIN B. et al., (2000), *Le patronat en Inde, contours sociologique des acteurs et des pratiques*, Centre des Sciences humaine, New-Delhi
- DUPONT, V. (1995) *Decentralized Industrialization and Urban Dynamics. The Case of Jetpur in West India*. Sage, New Delhi.
- DUPONT, V. et LELIEVRE, E. (1993) De la navette à la migration en ville, *Cahiers de sciences humaines*, ORSTOM, vol. 29, nos. 2-3, pp. 465-483.
- DUPONT V.(1993), Les mobilités de travail en Inde. Itinéraires des travailleurs de la petite industrie textile en Inde de l'Ouest, *Purusharta*, n° 14.
- DUPONT V. et DUREAU F. (1994) Le rôle de mobilités circulaires dans les dynamiques urbaines, *Revue Tiers-Monde*, t. XXXV, n°140.
- ELSON D., (1999), Labour markets as gendered institutions : Equality, efficiency and empowerment issues, *World development*, vol. 27, n° 3, pp. 611-627.
- ELSON D., PEARSON R., (1997), The subordination of women and the internationalization of factory production, in Visvanathan N. et al (ed.), *The women, gender and development reader*, London, Zed Books., pp.191-229.
- GULATI L., (1993), *In the absence of their men, the impact of male migration on women*, New-Delhi, Sage, 175 p.
- JACQUET I. (1995), *Développement au masculin, féminin - le genre, outils d'un nouveau concept*, L'Harmattan, Paris.
- JHABVALA R. et SINHA S. , (2002), Liberalisation and the women worker, *Economical and Political Weekly*.

- KABEER N., (1999), Resources, agency, achievements : reflections on measurement of women's *empowerment*, *Development and Change*, vol. 30, pp. 435-464.
- KABEER N., (2001), Bangladesh women workers and labour market decisions, the power to choose, Vistaar Publications, New-Delhi.
- KALPAGAM U. (1994), Labour and gender, survival in Urban India, Sage, 295 p.
- KAPADIA K., (1996) *Siva and her sisters, gender, caste and class in rural South India*, Sage, New-Delhi, 270 p.
- KENNEDY, L. (1999) Cooperating for Survival. Tannery Pollution and Joint Action in the Palar Valley (India). *World Development*, vol. 27, n°. 9.
- LANSKY M. (2000, 2001), Du genre, des femmes et de tout le reste, *Revue internationale du travail*, vol.139, n°4 et vol.140, n°1.
- LOCOH T., N'GUESSAN K., (1999), *Genre, population et développement en Afrique de l'Ouest*, FNUAP (Fonds des Nations Unies pour la population).
- MARIUS-GNANOU, K. (1997), *L'Inde*, Karthala (collection Méridiens), 270 p.
- MARIUS-GNANOU, K. et SAGLIO-YATZIMIRSKY M.C., (2002) Education, santé, statut des femmes, des progrès limités, In Saglio M.C. (dir.) *L'Inde, population et développement*, Ellipses, (coll. Carrefours Géographie).
- MARIUS-GNANOU, K. Industrial activities, circular mobilities and new gender identity; the example of a small industrialised city in South India, In *Gendered cities; identities, activities, networks – a life course approach*, Seminar of the Commission on Gender and Geography of the, *International Geographical Union, Rome, May 30-31 2003*.
- MARIUS-GNANOU, K. (2003), *Travail industriel, mobilités socio-spatiales et nouvelle identité de genre, L'exemple d'un district industriel en Inde du Sud*, Communication au colloque « Rural-urbain » : les nouvelles frontières. Permanences et changements des inégalités socio-spatiales (4-6 juin 2003).
- MARIUS-GNANOU, K. (2004), Travail, mobilités et espace de vie dans une petite ville industrielle du Sud de l'Inde, In Deneffe S. (dir.), *Femmes et villes*, Tours, Presse Universitaire François Rabelais.
- NEETHA N., (2002), Flexible production, feminisation and disorganisation, *Economic and Political Weekly*, 25 mai.
- NIHILA M., (1999), Marginalisation of women workers, leather tanning industry in Tamil Nadu, *Economic and Political Weekly*, avril 17-24
- PAPOLA, T.S, SHARMA, ALAKH N., (1999), *Gender and employment in India*, Vikas Publishing house, 439p.
- RAZAVI S., (1999), export-oriented employment, poverty and gender :contested accounts, *Development and change*, vol.30, n°3, pp.653-683.
- SEN A., (2000), *Un nouveau modèle économique, développement, justice et liberté*, Ed O.Jacob, 356p.
- SRINIVAS M.N., Village, caste and gender : essays in indian social anthropology, New-Delhi, Oxford University Press, 244p.
- VANAMALA M., (2001), Informalisation and feminisation of a formal sector industry, a case study, *Economic and Political Weekly*, 30 june
- VENOU F., (1999), Le mariage à l'épreuve du travail en usines : ouvrières de l'industrie de la chaussure en Inde du Sud, *Journal des anthropologues*, n°77-78, pp.123-139.
- WICHTERICH C., (1999), *La femme mondialisée*, Solin, actes Sud, 262 p.

